

René Jean Tridon

De l'aube au crépuscule



René Jean Tridon

De l'aube au crépuscule

© René Jean Tridon, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1534-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le chant des oiseaux perturbant ce grand silence, le frissonnement des feuillus, les rayons du soleil qui filtrent au travers pour venir taquiner le sol, j'aime me promener dans cette forêt peu épaisse, heureux de vivre. Personne pour me barrer la route. Je dois me guider moi même. Je ne sais pas où ce chemin de traverse peut me mener et je suis ce sentier sous un ciel sans nuage dont l'air pur me ranime. Les papillons et les abeilles volent de fleur en fleur. Ouais, super ! L'un d'eux, multicolore, vient se poser doucement sur ma main comme si il voulait me souhaiter la bien venue, ou me déposer comme un genre de baiser. Un écureuil pointe le bout de son nez, saute de branche en branche et, brusquement, part se dissimuler sous le feuillage. De part et d'autre du sentier, des arbustes, parfois épineux, se dispersent. Des petits tas de bois, coupés régulièrement, attendent leurs ramassages. Et puis, bientôt, j'aperçois une grande clairière, un pré entouré de barbelés dont la hauteur atteint environ un mètre soixante dix. Des gros poteaux de bois, séparés entre eux d'environ trois mètres, retiennent les quatre rangées de barbelés maintenus par des gros cavaliers et des tendeurs. Je m'approche et m'accoude à la barrière en bois de l'enclos. Je contemple ces cinq chevaux qui broutent et gambadent dans cette prairie bien verdoyante. Au bout d'un bon moment, je me décide à y entrer. Ma présence, au milieu de ce pré, ne semble pas les déranger. Soudain, l'un d'eux, tout blanc, s'approche de moi, pas du tout farouche. Je lui caresse le museau et passe mes bras autour de son encolure. Il ne refuse pas le petit câlin que je lui fais et pousse un petit hennissement de satisfaction. Il me donne un léger coup de tête sur l'épaule droite comme si il voulait me dire qu'il apprécie cette tendresse. Il devient mon ami car j'adore les animaux, surtout les inoffensifs. Je ne sais pas comment s'appelle ce petit cheval et je veux lui donner ce joli nom : « Horizon ». Horizon, l'avenir, demain, l'espoir. L'espoir de vie meilleure pour tout le monde. Horizon, quel nom splendide, merveilleux !

Le vent léger de tout à l'heure se transforme en tempête. Je me sens secoué, tiré, malmené. Mon petit cheval blanc s'enfuit me laissant tout seul.

Soudain je me réveille, laissant ce joli songe. Où sont ma prairie verdoyante et ce gentil petit cheval tout blanc ? Un monde différent se présente à moi. Je me trouve dans un lit. Mais je préfère de loin ma forêt au silence si apaisant. Je me sens perdu au milieu de tout cet inconnu. Une dame et un monsieur en blouses blanches semblent s'occuper de moi. Derrière eux, une autre dame, assez âgée, au regard bien sévère, et un autre monsieur, beaucoup plus jeune, me regardent l'air rassuré et réjoui.

Mes yeux cherchent autour de moi. D'autres lits dans cette grande salle, occupés par des enfants, tout un tas d'appareils. À quoi peuvent-ils servir ?

Que m'arrive-t-il donc ? Qu'est-ce que je fais ici ? Que s'est-il donc passé ? Mon regard s'éternise sur ces gens. Je cherche maman, je cherche papa, je ne les trouve pas et je finis par demander, inquiet, m'arrêtant sur ces visages.

— Maman, papa ?

— Non, c'est mamie et tonton, répond la dame âgée.

Ses paroles ne me suffisent pas et j'insiste, énervé.

— Je veux ma maman, je veux mon papa, ils sont où ? Je veux des câlins ! Je veux des bisous !

Le monsieur en blouse blanche se penche sur moi et m'examine avec ses instruments. Puis il dit à la dame aussi en blouse blanche.

— Selon le résultat des examens je le laisse sortir d'ici quelques jours, mais avec un traitement qu'il faudra suivre à la lettre !

La dame hoche la tête en signe d'acquiescement et dit.

— Entendu docteur !

Puis elle se tourne vers mémé et tonton.

— Vous pouvez vous approcher de lui. Il vous reste une dizaine de minutes avant les soins. Après il faut qu'il mange !

Mémé et tonton m'embrassent sur le front et sur la joue. Tonton me dit, pendant que mamie s'absente quelques instants.

— Tu nous en as foutu une de ces trouilles !

Puis il se met à discuter avec l'infirmier.

Mémé revient avec des petits trucs à grignoter. Mais mes yeux cherchent toujours autour de cette grande salle et je réclame à nouveau à voix haute.

— Ma maman, mon papa, ils sont où ? Je veux ma maman. Je veux mon papa ! Je veux un bisou !

Personne ne répond à mon appel. L'infirmière me caresse la joue et mon front

devenu presque brûlant. Elle tente doucement de me calmer.

— Calme-toi René, calme-toi petit bébé !

Mémé et tonton ne savent plus où se mettre. Désespérés, la tristesse apparaît sur leur visage.

Elle a les mains douces l’infirmière, mais ça ne me suffit pas. Je lui attrape le bras et réclame encore, plus fort.

— Je veux voir maman, je veux voir papa !

L’infirmière fait signe à mémé.

— Il vaut mieux partir. Revenez demain il ira mieux !

Un baiser sur la joue et un sur mon front brûlant et ils repartent. J’entends à peine leurs paroles, tellement déçu de ne pas voir maman et papa.

— À demain petit gamin, sois sage !

L’infirmière me met aussitôt à plat ventre sur le lit, me badigeonne le derrière avec un produit assez gluant et me fait une piqûre dans la fesse. Le liquide brûle un peu et puis ça se passe. L’infirmière s’en va et une autre dame, toute en bleu, arrive avec un plateau. Elle m’apporte à manger et m’oblige à avaler des comprimés, amers pour certains. Elle vide un sachet dans une timbale et la remplit d’eau.

— Faut tout manger et tout boire, me dit-elle en repartant !

J’arrive à manger, mais difficilement, et puis je m’endors sans avoir vu maman et papa. Je ne vais pas faire de jolis rêves. C’est triste ! Pourquoi ne sont-ils pas venus ? Ils ne veulent pas me voir ? Ils ne veulent pas me faire des bisous ? J’aime très fort, beaucoup très fort, ma maman et mon papa ! Alors, pourquoi ils ne sont pas venus avec mémé et tonton ? C’est méchant, très méchant ! Ils m’abandonnent ?

Mémé et tonton reviennent aujourd’hui. Ils m’apportent des gâteaux secs, des friandises et du jus de fruit. Ils ne peuvent pas rester très longtemps et repartent une bonne heure après car l’infirmière vient pour les soins. Encore une piqûre ! J’en ai marre ! Mon petit derrière devient pire qu’une écumoire ! Et en plus de ça, à chaque fois, l’infirmière me donne une petite claque sur la fesse ! Est-ce

que ça va durer encore longtemps ? Je vais le dire à ma maman et à mon papa ! Mais je ne les vois toujours pas. Ils sont où ? Ils se cachent ? Pourquoi je ne les vois pas ?

L'infirmière ne sait pas quoi me dire. Elle me regarde, l'air triste et plaintif. Elle me caresse la joue, le front. Ses yeux deviennent humides. Elle repart, à deux doigts de se mettre à pleurer. Elle s'appuie quelques secondes contre le montant de la porte puis disparaît.

Personne ne peut m'expliquer ce que je fais ici, pourquoi je suis ici. Mais suis-je en état de le comprendre ? Comment va réagir ma petite tête ? Est-ce que je vais accepter ce qu'il m'arrive ?

Quelques jours s'écoulent avec la visite presque régulière de mémé et tonton, et toujours à la même heure. Puis je sors de l'hôpital. Chouette alors, fini les piqûres dans les fesses, les cachets, les pansements, les tripotages pour la visite !

Tonton, « Petit Claude », me porte sur ses épaules, mes jambes autour de son cou. Mémé nous suit accompagnée d'un vieux monsieur, pépé, sans aucun doute. Il me paraît bien fatigué mon papy. De temps en temps il se frotte la moustache et tousse un peu en se tenant la gorge. C'est fou comment « Petit Claude » lui ressemble ! Mais en un petit peu plus gros.

Je regarde autour de moi, pas beaucoup de monde. La neige tapisse le sol de ses flocons assez épais, continuant de tomber sous un vent un peu léger. Ma capuche me protège, mais j'ai froid aux oreilles. Pépé et tonton portent un chapeau. Mémé se bagarre avec son parapluie. Bientôt le soleil apparaît, libérant le ciel de ses nuages gris. Il ne neige plus, mais le petit vent persiste.

Après une longue marche nous arrivons sur un grand immeuble. Mémé, pépé, tonton cognent leurs chaussures contre le mur et pépé Édouard pousse une grosse porte en bois. Nous avançons dans un large couloir. Petit Claude me descend de ses épaules. Mémé sort des clefs de son sac à main et ouvre une porte vitrée sur sa droite. Nous entrons dans une grande pièce toute pleine de meubles. On appelle ça une loge de concierge. Une cloison sépare la grande pièce d'une autre plus petite et à peine éclairée par une petite fenêtre qui donne sur le grand couloir. Dans cette petite pièce, à droite, un lit cage replié, à gauche, une cuisinière électrique, non loin d'un évier avec un robinet. Pas bien recommandé, mais on ne peut pas faire autrement. Dans la grande pièce, en face de la porte d'entrée, une commode à côté d'un grand buffet, supporte une télé située à

quelques centimètres d'une fenêtre qui donne sur une grande cour. À droite, au fond, un grand lit coincé contre une cloison séparatrice et orné d'un grand napperon central. À gauche de ce grand lit, un buffet à la partie supérieure toute vitrée, agrmente la pièce. À travers les carreaux des portes supérieures on distingue de la vaisselle entassée et des bibelots. Tout en haut du buffet, des valises et des cartons bien rangés. Au plafond, un grand et beau lustre suspendu, avec six ampoules verticales portant chacune une sorte de chapeau en forme de flamme droite. Elles descendent de la grande coupole circulaire qui représente un paysage de campagne et une voiturette tirée par un cheval de couleur claire. Un chat tigré, tiré de son sommeil, s'étire sur le napperon rouge et blanc du grand lit, sans se soucier de nôtre présence.

Mémé très triste et pépé très marqué, semblent bien fatigués après cette longue marche par ce temps neigeux.

À peine entré je me mets à réclamer.

— Maman, papa, ils sont où ?

Après un instant de silence mémé me dit.

— Nous irons voir ta maman dimanche !

Puis elle sort des médicaments de son sac à main, au moins cinq boîtes, et les met en haut du buffet.

— Il faut que j'aille téléphoner pour l'infirmière, poursuit-elle.

J'essaie de regarder par la fenêtre qui donne sur la cour, mais une autre petite commode me gêne. Remarquant ma curiosité tonton me dit.

— Viens on va voir !

Nous sortons de la loge, pour prendre à droite et au bout du grand couloir nous poursuivons encore à droite. À ce moment là un monsieur avec un chapeau nous croise et prononce.

— Bonsoir Claude, bonsoir jeune homme !

Jeune homme, jeune homme, il se trompe ce monsieur. Je ne suis pas si vieux que ça ! Et puis l'infirmière m'a bien traité de petit bébé !

Nous répondons à son salut et visitons la cour mal pavée qui me tord un peu

les pieds. J'arrive tout de même à suivre Petit Claude. Nous repassons devant la fenêtre de la loge. Après un grand mur avec quelques fenêtres, et au bout deux portes dont la dernière indique WC, puis tout à côté, un escalier sans porte d'accès, à gauche, un autre petit immeuble de deux étages, bâti perpendiculairement à celui-ci, avec beaucoup de fenêtres parées de rideaux de différents motifs et couleurs. Au milieu du bâtiment, un perron qui permet aux gens d'accéder à leurs appartements par un escalier protégé grossièrement de la vue par une porte vitrée. Au rez-de-chaussée, avant de pouvoir monter l'escalier, deux portes, une à gauche, l'autre à droite, séparées par un grand tapis épais.

Tout au fond de la cour, encore un grand mur, haut de deux bons mètres, sans ouverture, ce coup là. Il relie les deux petits immeubles de droite et de gauche, tous les deux à deux étages et de construction identique. Deux grosses poubelles devant ce mur et un plateau à roulettes, à côté, qui doit servir à les transporter.

Au dernier étage de l'immeuble de gauche, de sa fenêtre, une dame regarde vers la cour. Elle nous aperçoit et aussitôt elle remet son rideau en place et s'écarte de l'ouverture. La curiosité, quel vilain défaut !

Nous faisons le tour de la cour. Un petit espace vert, en plein milieu, agrmente un peu le paysage. Un robinet d'eau, au bout d'un long tube sortant de terre d'environ cinquante centimètres, sert en principe pour le nettoyage. On peut y brancher un tuyau d'arrosage en cas de nécessité.

Deux chats se battent au milieu des poubelles. Une vieille dame sort de l'immeuble de droite avec un balai et tente tant bien que mal de les séparer.

Petit Claude me tient toujours par la main et je lui demande avec mon langage d'enfant un peu attardé.

— On va voir maman et papa ?

— Vous allez là-bas dimanche ! Me dit tonton, et il ajoute.

— J'irai avec vous le prochain coup !

Déçu, je poursuis la visite avec lui. Nous revenons au grand couloir dans lequel se trouve la loge. Devant sa porte, un escalier qui permet d'accéder au quatrième et dernier étage. Une vieille dame portant des lunettes en descend avec un petit chien du genre teckel. Tonton lui dit.

— Bonsoir madame M. , bonne promenade !

Par politesse, je la salue à mon tour.

— Ah mais, c'est René, bonsoir René, ça va mon grand !

S'exclame la brave dame en me regardant. Puis elle franchit la porte cochère et la voilà dehors avec son petit chien en laisse.

Nous rentrons dans la loge. Grand-mère met déjà la table. Par manque de place, la pièce d'à côté sert à la fois de chambre et de cuisine. Comment peut-on arriver à dormir là dedans ? On entend une marmite qui bouillonne. Une bonne odeur s'en échappe et vous donne l'envie de manger.

— On ne va pas tarder à passer à table !

dit mémé en parlant un peu plus fort que le son de la télé en marche. Puis elle récupère les médicaments d'en haut du buffet et dit.

— Touche-pas René, c'est moi qui les donne. Au fait l'infirmière vient demain pour ta piqûre !

Je ne peux pas m'empêcher de râler.

— Encore, j'en ai marre des piqûres !

— Il le faut. Le docteur le veut. C'est pour ta santé, réplique-t-elle

Les médicaments plus les trous dans le derrière, beurk ! Je m'en passerai bien !

Le repas se termine. Petit Claude discute avec grand-mère. Ils parlent d'une certaine Marie, de mariage et de service militaire. Mon oncle ne peut cacher son inquiétude et mémé tente de le rassurer malgré ses craintes. Pépé Édouard ne sait pas quoi dire. Il ne pense qu'à boire son vin et fumer sa cigarette pour soulager sa gorge endolorie. Mémé le regarde d'un mauvais œil. Pourtant elle devrait le comprendre.

Tonton se lève, nous dit bonsoir et franchit la porte de la loge. Il monte l'escalier juste en face. Je demande à mémé Juliette.

— Il dort pas ici tonton ?

— Non, que répond grand-mère ! Il dort dans une chambre que lui prête